



L E T T R E L C X X I I I .

N È M È E A A L C I B I A D E .

A la contrainte & à la sécheresse qui regnent dans votre lettre, il ne m'a pas été difficile de juger que vous avez bien de l'humeur contre moi, ou du moins que telle étoit votre disposition à mon égard, lorsque vous m'avez écrit: car je ne voudrois pas répondre que, depuis, l'ennui de retrouver toujours le même mouvement dans votre cœur, vous l'eût laissé conserver. Je ne sçais, cependant, s'il vous est aussi permis que vous me paroissez le croire, ou d'avoir du ressentiment contre moi, ou d'oser m'en montrer. L'amour seul pourroit vous donner ce droit; mais vous auriez, ce me semble, dû vous souvenir qu'il ne nous lie ni l'un ni l'autre. Vous pouviez aussi vous dispenser de l'air d'ironie dont vous me demandez des nouvelles de Callicrate. Auriez-vous oublié combien je suis libre, & à quel point je veux l'être; & se pourroit-il que je ne vous eusse pas encore accoutumée à

me voir prendre de loix que de ma seule volonté? Je puis, & vous ne l'avez sçu que trop, consentir à être l'esclave de mon sentiment; mais vous avez aussi plus d'une fois éprouvé que la chose du monde, qui m'a toujours paru la plus injuste, a été de me sacrifier à la vanité d'autrui. Si notre liaison qui, je l'avoue, est sur un ton assez ridicule pour que je croie que vous ne la verriez finir qu'avec regret, si dis-je, notre liaison vous convient telle qu'elle est, vous supprimerez ces airs de hauteur que l'amour seul sçait pardonner, & qui me blessent en vous avec d'autant plus de raison que je puis moins douter que je ne vous en inspire pas, & que moi-même j'en sens moins pour vous. Vous vous êtes donc bien trompé si vous avez cru que j'eusse l'intention de vous cacher ce qui s'est passé entre Callicrate & moi. Si, au contraire, je ne vous en ai pas instruit, c'est qu'il m'étoit de la dernière indifférence que vous le sçussiez, ou non; & que j'ai dû croire que vous pensez sur cela comme moi-même; mais puisque vous vous intéressez encore à mes amusemens, voici, autant dans la plus exacte vérité, qu'avec le détail le plus étendu, l'histoire que vous desirez, & que, se-

lon toute apparence, personne n'a pu vous raconter aussi-bien que je vais le faire.

Vous devez d'abord vous rappeler que, de tous vos amis, Callicrate a toujours été celui avec qui j'ai été le plus liée, quoique vous en ayez qui, momentanément du moins, ont paru me plaire davantage. Mais si les autres m'avoient inspiré plus de ce goût qui, ne tenant qu'au caprice, ne dure pas plus que le caprice même, aucun d'eux n'avoit fait naître pour lui dans mon cœur, ni une estime si sincère, ni une si tendre amitié. Nous avons jusques à votre départ, vécu ensemble sur ce ton-là. Il paroissoit satisfait de mes sentimens; à mon tour, je l'étois des siens. Soit, cependant, qu'on ne puisse être long-tems l'ami d'une femme aimable, sans souhaiter de lui être quelque chose de plus, soit par un des ces caprices dont il est impossible de rendre compte, à l'indifférence qu'il m'avoit toujours conservée, a succédé insensiblement le plus violent desir. Quoiqu'il ne dût point se faire une peine de m'en instruire, & qu'il n'y eût rien qu'il ne dût attendre de ma façon de penser pour lui, il a long-tems, & je ne sçais pourquoi,

mieux aimé souffrir du mouvement que je lui donnois, que de me le déclarer. Enfin, à la rêverie profonde où il étoit plongé, à son embarras auprès de moi, aux soupirs qu'il pouffoit sans cesse en me regardant, j'ai soupçonné ce qu'il s'obstinoit à me taire. Il me paroissoit toutefois si ridicule que, si je ne me trompois point à ce que j'imaginois, il pût craindre tant de m'en instruire, que j'en pensai conclure que ce n'étoit pas de moi qu'il étoit occupé. Dans le cas où je ne me serois pas méprise, mon parti auroit été bientôt pris. Car enfin (& je crois que j'avois raison) je priois mille fois plus Callicrate, que ce qu'il auroit pu avoir à me demander. Il étoit mon ami; il est aimable. Je pouvois vis-à-vis de lui sacrifier beaucoup à l'amitié, sans que, d'aucune façon ce sacrifice me fût pénible, & je l'avoue de bonne foi, il n'y eut, pendant long-tems, rien que je m'employasse pour le lui faire entendre. Mais cette timidité, si déplacée entre nous deux, résistant à tout enfin je me déterminai à lui parler. » Callicrate, lui dis-je donc un jour, » je vous dirois que je craindrois que » vous ne fussiez amoureux, si mille » choses ne me portoient pas à croire

» que c'est de moi que vous l'êtes. Si
 » je ne me trompe point, vous pouvez
 » me le dire avec toute liberté, & si
 » je m'abuse, vous ne devez pas m'en
 » faire plus de mystere. L'amitié seule
 » vous parle ici, & la vanité n'entre
 » pour rien dans ma démarche. En cas
 » que vous m'aimiez, ou, pour parler
 » plus juste, en cas que je vous plaise,
 » vous en devez la confiance à la pre-
 » miere; & si ce n'est pas moi qui
 » vous mets dans un état si violent,
 » vous devez sentir d'autant moins de
 » répugnance à me le déclarer, que
 » vous avez moins à craindre de blesser
 » l'autre. Je vous dirai plus; vous ne
 » m'inspiriez point d'amour: ce n'est
 » pas, non plus, ce sentiment que je
 » vous crois pour moi; & pour pouf-
 » ser la franchise jusques au bout, je
 » serois fâchée que vous en eussiez pour
 » moi, parce qu'à cet égard je ne pour-
 » rois pas vous rendre heureux. Je crois
 » que je ne puis trop tôt vous en pré-
 » venir, afin de contenir votre imagina-
 » tion dans des bornes qu'il est de la plus
 » grande importance qu'elle ne fran-
 » chisse pas. L'amour-propre, je vous
 » le répète, n'entre pour quoi que ce
 » soit dans ce que je fais. Vous ne bles-
 » ferez

» ferez donc pas le mien en vous rap-
 » pellant même entre mes bras, que
 » l'amitié seule vous y a admis; & que
 » cette même amitié, non-seulement
 » vous défend l'amour, mais qu'elle
 » s'offenseroit avec justice, si elle vous
 » voyoit ne vous servir que pour vous
 » rendre à plaindre, de ce qu'elle n'aura
 » fait que dans la vue de vous empê-
 » cher de l'être: vous pouvez parler.

Callicrate, sur cela, s'est jetté à mes
 genoux; il s'est trouvé, comme vous
 vous en doutez bien, que je l'avois
 deviné; je crois qu'il est inutile que je
 vous dise le reste. Nous vivons ensem-
 ble sur le ton que je le desirois. Il ne
 tiendrait qu'à moi de le voir fort amou-
 reux; mais c'est un sentiment dont je
 lui parois toujours si éloignée, que j'em-
 pêche par-là son ame de s'y livrer. Je
 ne sçais si vous approuverez, ou non,
 ma conduite. Moins j'ai cru que je dusse
 vous consulter sur ce que j'avois à faire,
 plus je suis tranquille sur ce que vous
 en penserez. Il me suffit d'en être con-
 tente. Je me suis conservé un ami de
 qui je fais un cas extrême: je goûte le
 sensible plaisir de le rendre, & de le
 voir heureux; & quand je tiendrois
 aux préjugés autant que j'y tiens peu,
 Tome VI. Part. IV. A a

j'aurois, ce me semble, encore bien de la peine à me reprocher d'avoir immolé le préjugé de tous, auquel par état je dois tenir le moins, au plus noble des sentimens: A votre égard, je ne crois point vous devoir d'excuses: vous me ferez pourtant des reproches si vous voulez; mais comme je sçais d'avance à quel mouvement je les devrai, je vous prévien que j'y ferai on ne peut pas moins sensible. Je desire seulement que cette lettre vous apprenne qu'on ne mortifie pas impunément l'amour-propre des autres; & que, quelque bien fondée que soit la façon dont vous pensez de vous-même, on peut quelquefois n'y pas sacrifier autant que vous croyez toujours qu'on le doit.

P. S. A propos, Callicrate se porte aussi-bien que vous puissiez le desirer, & me charge de vous dire à quel point il est sensible à votre souvenir.



L E T T R E CXXIV.

THÉANE AU MÊME.

LA constante opiniâreté dont hier je rejetai vos propositions, n'avoit pas dû, sans doute, vous laisser espérer qu'aujourd'hui elles cesseroient de me paroître ridicules. N'imaginez cependant pas, que si je les envisage différemment, ce soit qu'aujourd'hui je compte plus sur votre bonne foi, que je n'y comptois hier. Pour du goût, nous avons si peu de tems vécu l'un pour l'autre, qu'il ne seroit pas impossible qu'à cet égard vous vous trouvasiez comme moi: c'est-à-dire, que je n'eusse guere plus perdu à vos yeux, du mérite de la nouveauté, que vous-même n'en avez perdu aux miens. Un peu de rancune de la façon légère dont vous m'avez quittée, & la certitude que je ne devois votre retour qu'à une de ces fantaisies qui vous prennent si fréquemment, & vous durent si peu, m'avoient d'abord armée contre vous. Après m'être cette nuit bien examinée,

j'ai trouvé que ma vanité seule étoit ce qui me faisoit desirer de faire sur vous une impression plus profonde que l'impression que je croyois vous avoir faite; qu'enfin il n'y avoit pas à moi d'équité à exiger de vous, plus que je n'en sens moi-même, & à vouloir que vous fussiez constant, quand je suis si loin de former le projet de l'être. Car, ne vous y trompez point: en cas (comme j'ai encore dû le supposer,) que votre dessein soit de me faire quitter Cléophon, je vous prévient qu'il ne vous réussira point. Si je ne l'aime pas assez pour qu'il me soit impossible de lui faire une infidélité, il m'est trop cher pour que je veuille lui faire éprouver mon inconstance. Il n'y a pas, je le sens bien, le sens commun dans ma conduite; mais telle est la force de l'habitude qui m'attache à lui que, fussé-je même aussi sûr de vous fixer, que je le crois, & que dans quelque moment que ce puisse être, vous me verrez le croire impossible, je ne vous l'en sacrifierois pas davantage. Que j'aie sur cela tort ou raison, il est dans mes principes que la chose du monde qui doit être le plus égale à un amant, est que sa maîtresse se permette, ou

non, quelques écarts, puisqu'on a toujours pour lui l'égard de ne l'en pas instruire. Quant à l'inconstance, comme il ne se peut pas qu'elle ne le prive de l'objet de ses desirs, mon sentiment est qu'une femme ne doit pas s'y livrer avec la même indifférence qu'elle peut se livrer à une fantaisie. Bon ou mauvais, encore une fois, c'est mon système; & vous trouverez bon que je me conduise d'après, ou que nous restions comme nous sommes. Je ne puis, ce me semble, vous dire mieux avec combien de mystère j'exige que vous vous conduisiez. Quant à de la discrétion, à cela près d'un peu trop de publicité que vous avez donnée à notre affaire, & que je vous reproche d'autant moins que je sçais plus qu'elle étoit nécessaire à votre vanité, j'ai eu trop à me louer de la vôtre, pour que je ne croie pas qu'il ne fût parfaitement inutile de vous en recommander. D'ailleurs, le projet que vous avez formé de rendre infidèles le plus de femmes que vous pourrez, & qui en exige une extrême, me répond suffisamment de la vôtre. Je vous attends ce soir; mais ne venez qu'aussi travesti qu'on puisse l'être, & lorsque la nuit

fera absolument décidée. La même esclave qui a favorisé nos premiers tête-à-tête, sera chargée de nous faciliter celui-ci : je n'ai pas besoin de vous indiquer la porte où elle vous attendra. Ne me répondez que dans le cas où vous auriez changé d'avis : dans l'autre, je sçais tout ce que vous pourriez avoir à me dire : vous n'ignorez pas de plus, les raisons que j'ai de craindre les messages. Je suis aussi sûre que, pour l'emploi auquel je destine ma soignée, j'ai besoin de l'être, que Cléophon ne pourra pas venir la troubler : sur le reste, je n'ai, vous le sçavez, aucunes mesures à prendre : il seroit tout-à-fait à désirer pour nous que les amans ne coûtassent pas plus à tromper que les maris. A l'égard des rendez-vous qui pourroient succéder à celui-ci, comme ils dépendent de la façon dont à cette reprise, nous nous serons trouvés l'un de l'autre, il n'est pas tems encore d'en parler. Adieu : il est singulier pourtant que le cœur me batte en vous écrivant ; le vôtre, peut-être, en fera autant en lisant ma lettre. O ! que c'est un beau symptome d'amour !

LES



L E T T R E C X X V .

M Y S I S A A L C I B I A D E .

TOUTE convaincue que je suis que mon amour pour vous ne vous paroitra qu'une de ces fureurs passageres qui, dans les femmes de mon état, prouvent si peu pour l'amour, je n'en sçaurois davantage me refuser à la douceur de vous parler de ma tendresse. Ne pensez pas, je vous en conjure, que ce même sentiment ne soit qu'une réminiscence des plaisirs que je vous dûs hier. Hélas ! vous me rendîtes bien moins heureuse que vous ne parûtes le croire. Quelque vive que fût l'impression que je faisois sur vous, pouvois-je, effectivement, en être contente, lorsque vous ne daigniez pas me cacher que le desir seul vous conduisoit dans mes bras, & que vous m'en trouviez encore trop honorée ? Trompé par ma profession qui, ne vous permettoit ni de vous inquiéter, ni de chercher à vous instruire des mouvemens de mon cœur, vous crûtes ne posséder qu'une vile courtisanne, pen-

dant que vous ne vous êtes peut-être jamais livré à une maîtresse qui vous aimât si tendrement. Loin (car, sans doute, vous m'en avez soupçonnée,) de vous exagérer mes transports, je n'en laissois échapper que ce que la violence de ma passion m'en arrachoit. Partagée entre la douceur extrême de me voir l'objet de vos desirs, & la douleur de ne rien prendre sur votre ame, plus je sentoie que loin d'attribuer les miens à leur véritable cause, vous ne la chercheriez que dans un méprisable emportement, ou dans la nécessité où nous sommes d'en feindre, moins je crus devoir les laisser éclater; mais j'éprouvai, malgré moi-même, qu'il est encore plus aisé de dissimuler ses répugnances, que de cacher ses plaisirs. Toute en proie que j'étois aux plus cruelles idées, vos caresses, quelque dénuées même qu'elles fussent de ce sentiment qui seul pouvoit satisfaire mon cœur, & qu'il vous auroit si bien rendu, prenoient encore trop sur mes sens, pour que je pussé vous paroître aussi à plaindre que je l'étois en effet. Vous croyiez tout faire pour moi, en m'accablant d'éloges qui ne pouvoient contenter que mon amour-propre; &

dans les plus tendres momens, vous rappelant toujours ce que je suis, il ne vous échappa jamais ce mot que d'autres que vous ne m'ont que trop prononcé, & que jamais je n'ai désiré que dans votre bouche. Tout en moi, mais vainement, vous offroit une femme qui vous adoroit. Eh! comment, sans parler du reste, la tendre langueur que vous deviez lire dans mes yeux, ne vous instruisoit-elle pas de l'excès de mon amour! N'avois-je donc que l'air de vous obéir, ou de ne porter dans vos bras que cette indécente audace, bien plus faite, à mon sens, pour effrayer le desir, que pour le faire naître? A ces réserves mêmes que, malgré l'habitude où je suis de n'en pas avoir, mon sentiment me dictoit, & que, peut-être, vous ne me soupçonnâtes de vous montrer que pour augmenter en vous la sorte d'ardeur que, pourtant, je vous souhaitois le moins, ne deviez-vous pas voir à quel point j'étois peinée de la cruelle opinion que vous aviez de moi? Vous ne m'en croirez point, sans doute; mais, née avec un cœur peu fait pour l'état où vous me voyez, jusques à l'instant où vos yeux se sont abaissés sur moi, il a fait le supplice de ma vie. Vous

feul, ô ! mon cher Alcibiade, (daignéz me permettre de vous donner ce titre ; & , s'il ne vous touche point, qu'au moins il ne vous offense pas,) vous feul m'en avez dérobé l'horreur. Lors qu'après la plus cruelle des irrésolutions, le don que vous me fites de votre couronne, m'apprit que c'étoit en ma faveur qu'enfin vous veniez de vous décider, l'avantage que je remportois sur mes compagnes, tout éclatant qu'il étoit, fut ce que je sentis le moins. La joie qui s'empara de moi, & dont j'entreprendrois en vain de vous peindre l'excès, ne fut pas caufée par la gloire de me voir quelques instans au plus célèbre, comme au plus aimable des Grecs, mais par le bonheur de céder à un amant adoré. L'ivresse de ce moment qui s'étoit mille fois offerte à mon imagination, que je desirois si vivement de connoître, & que, cependant, je n'avois jamais éprouvée, m'avoit absorbé l'ame au point que je m'étois absolument oubliée. Il me sembloit que le triomphe que j'allois vous laisser remporter sur moi, fût le premier que j'eusse accordé. Eh ! que ne pouviez-vous, pour votre propre bonheur, vous faire la même illusion ! Que ne perdiez-vous pas à négliger ces grada-

tions qui, dans une seule faveur, en font trouver mille, & conduisent imperceptiblement au bonheur le plus doux que deux cœurs unis par l'amour le plus tendre puissent éprouver ! Mais étoit-ce alors la volupté que vous cherchiez ? Que vos premières entreprises furent affreuses pour moi, par l'excès du mépris qu'elles m'annonçoient ! Que n'avois-je le droit de les arrêter ! Quelle rapidité, aussi peu flatteuse pour vous-même, qu'humiliante pour moi, ne mîtes-vous pas dans votre victoire ! Qu'il m'en coûtât d'être forcée de ne pouvoir vous la disputer, au moins quelques momens, de me dire avec trop de justice, que vous ne me la pardonneriez point, & que ce ne seroit pas sur le ton de l'amour que vous vous en plaindriez ! Accablée des plus ardentés careffes fans en être plus sûre d'être aimée ; n'étant pour vous que l'objet d'une fantaisie, lorsque vous l'étiez de la plus vive ardeur qui fût jamais, quel horrible supplice n'éprouvois-je pas ! Quel outrageant sourire ne vous échappa-t-il point, lorsqu'oubliant la distance qui nous sépare, j'osai vous parler de mes sentimens ; & combien ne vous parus-je pas ridicule d'avoir formé le projet de vous faire

croire que je vous adorois ? O ! mon cher Alcibiade, prenez pitié de l'état où vous me réduisez. S'il ne m'est pas permis d'aspirer à vous toucher, permettez-moi, du moins, de vous aimer, & de vous le dire. Ce ne sera, il est vrai, que Myfis qui vous le dira; mais je suis trop sûre de vous prouver combien peu mon cœur est fait pour mon état, pour craindre de vous répéter que votre mépris est bien injuste. Vous trouverez dans l'ame de cette même Myfis, pour qui vous en avez tant, des vertus que vous ne lui soupçonnez point; &, peut-être, n'y trouverez vous aucun des vices que vous lui supposez. Daignez, je vous en conjure, ne pas croire que des vues d'ambition, ou d'intérêt, m'aient dicté les sentimens dont j'ose vous entretenir. Je ne veux de vous que votre cœur; & je serois trop heureuse de ce que ma fortune me permet de ne consulter que le mien, si la source m'en étoit moins honteuse, & que vous n'eussiez pas à me la reprocher. Non, encore une fois, ce n'est ni le vil desir d'engager un homme de qui la magnificence égale celle des rois, ni la vanité d'être au plus fameux de tous les Grecs, qui me conduisent. Votre nom

& vos richesses ne sont rien pour moi, votre personne seule m'est tout. Permettez-moi donc, s'il se peut, que mon amour vous touche, de refuser les dons que vous voudriez m'offrir, ou plutôt ayez pour moi l'égard de ne m'en offrir jamais. Contentée d'être à vous, si vous m'ordonnez de le cacher, ce ne sera que par mon indifférence pour le reste des hommes que l'on pourra soupçonner que cet Alcibiade, de qui les charmes ne sont, hélas! que trop connus, a consenti que je vécusse pour lui. Je cacherai même, si vous le voulez, jusques à ma propre tendresse; elle n'honore que moi; & il me sera plus facile de la dissimuler, que si elle pouvoit servir à votre gloire. Tâchez cependant de ne me point prescrire un sacrifice qui seroit encore plus pénible pour mon cœur, qu'il ne seroit nécessaire à votre vanité. Adieu, puissiez-vous oublier que c'est Myfis qui vous écrit, & ne voir en elle que celle de toutes les femmes qui, par l'excès & la sincérité de ses sentimens, mérite le plus de se voir l'objet des vôtres!



L E T T R E C X X V I .

T H É R A M E N E A U M Ê M E .

Il y a si long-tems que vous cherchez à pénétrer la cause du chagrin qui me dévore, & vous m'avez hier paru si vivement blessé du silence que je m'obstinois à garder avec vous, que je me suis enfin déterminé à vous le confier. Vous ne le croirez peut-être pas ; mais il est pourtant de la plus exacte vérité que si dans cette occasion, mon bonheur eût paru moins dépendre de vous, je me serois cru moins obligé à vous cacher mon secret, quoique tout, jusques à mon amour-propre même, semble me faire une loi de le renfermer à jamais dans le fond de mon cœur.

Vous connoissez l'impétuosité de mes idées : vous sçavez que mes goûts, même les plus légers, seroient des passions pour les autres. Mon intention à veiller sur moi-même, les leçons de Socrate, les vôtres, les malheurs que

j'ai dû à cette fatale disposition d'esprit, rien enfin n'a pu me procurer, ou cette tranquillité d'ame, ou cette regle dans l'imagination qui me seroient si nécessaires. Il semble que ce ne soit jamais que pour me livrer à une nouvelle illusion que j'échappe à une erreur. Mon cœur, ou toujours aussi neuf que s'il en étoit encore à son premier sentiment, ou aussi imprudent que si j'eusse toujours dû être content de l'amour, se rengage sans cesse avec la plus imbécille sécurité. Il n'y a pas long-tems encore, qu'au milieu des transports de rage qu'excitoit en moi l'infidélité d'une maîtresse adorée, vous m'avez mille fois entendu jurer que j'aimois pour la dernière fois de ma vie, dieux ! que de plaisir j'avois à le croire ! & pour qui aujourd'hui ne le crois-je plus ! Myfis ! ah ! quelle horreur ! Myfis est actuellement l'objet de la passion la plus tendre que je croie avoir jamais sentie ! Qui, moi ! j'aime Myfis ! Eh ! de quel crime les dieux ont-ils donc à me punir ? Moi qui auprès des femmes qui méritent le plus de confiance, suis toujours agité par la crainte que l'on n'en aime un autre, ou tourmenté, du moins, par l'inquiétude

de n'être point assez aimé; moi, dis-je, qui compte la beauté pour rien, par-tout où je ne trouve pas de mœurs, c'est Myfis! une vile courtisane; une femme de qui je ne puis, quelque illusion que je veuille me faire, attendre ni vertus, ni sentimens, que j'aime avec la plus inconcevable fureur! Apprenez-moi donc, si vous le pouvez, par quel charme cette même Myfis que j'ai possédée autrefois avec la plus profonde indifférence, de qui, tout ce qu'elle offroit d'aimable à mes yeux, ne pouvoit me faire oublier l'état, & à qui je ne me livrois pas sans m'en sentir avili, a changé si considérablement à mes yeux, lorsqu'elle a conservé tout ce qui me la faisoit mépriser, & qu'il ne se peut point qu'elle n'ait perdu de ces graces qui m'entraînoient vers elle, malgré moi? Par quel hasard, enfin, mon cœur se trouve-t-il susceptible d'une passion si peu faite pour lui, & que la honte qui l'accompagne, me rend plus odieuse mille fois que je ne pourrois vous l'exprimer? Eh! dans quel tems encore faut-il que j'en devienne amoureux! lorsqu'elle vous adore, ou que sans lui faire l'honneur de lui croire un senti-

ment, vous êtes du moins l'objet de son caprice! Mais vous-même, mon cher Alcibiade, vous qui pensez sur cela si différemment de moi, se peut-il que vous ne l'aimiez pas? A la vivacité qu'elle paroît vous inspirer, au feu qui, lorsqu'ils s'arrêtent sur elle, anime vos yeux à mille choses, enfin, que le desir seul n'imagine point, ou que du moins il ne me dicteroit pas, il m'est presque impossible de douter que votre frénésie n'égalé la sienne. Quand même je ne vous croirois pour elle en cet instant, que le goût le plus simple, pourrois-je m'en trouver moins à plaindre? Car ne pensez pas que je vous prie ici de faire pour moi ce que je vous ai vu ne refuser à aucun de ceux de vos amis que les charmes de Némée ont touchés. J'aime Myfis; mais sa possession me seroit, s'il se pouvoit encore, plus nécessaire que je me ferois un supplice d'un bonheur que je ne devrois qu'à la nécessité où vous la mettriez de vous obéir. Je ferois mieux, sans doute, de ne consulter que mes desirs, de chercher à les perdre dans les faveurs mêmes de celle qui me les inspire, & de ne pas troubler, par une délicatesse qu'elle ne rend que trop dé-

placée, les plaisirs qu'elle pourroit me procurer; mais cette philosophie n'est pas à l'usage de mon cœur. Plus même j'ai sujet de penser que je suis l'homme du monde à qui elle voudroit se donner le moins, moins je voudrois profiter de la complaisance qu'en cette occasion vous pourriez vouloir la forcer d'avoir pour moi. Ce n'est pas qu'autrefois je ne lui aie vu plus que de la disposition à m'aimer; mais le préjugé où j'étois, & que jamais je ne perdrai, qu'une femme de cette sorte ne sçauroit connoître l'amour, me fit avoir peu d'égards pour un sentiment qu'elle avoit peut-être, mais que je ne lui croyois pas. Née vaine, elle n'aura, sans doute, oublié ni l'air léger dont alors je la traitai, ni le mépris marqué que je mis pour elle, tant dans notre liaison que dans notre rupture. Je suis enfin si convaincu de l'excès de son aversion pour moi, que je ne conçois pas comment cette conviction seule n'a point suffi pour me défendre contre elle. Vous pouvez juger à présent de quel oeil elle verroit mon amour, & si elle useroit noblement de sa victoire. Rien, comme vous le voyez, ne seroit donc, à tous égards, aussi inutile que la con-

fidence que vous m'arrachez, si ce ne m'étoit pas dans mes peines une sorte de consolation que de les déposer dans le sein de l'homme du monde qui m'est le plus cher. Je crois, au reste, que dans ma situation actuelle, ce que je puis faire de plus sensé est d'éviter Myfis. Sa présence & votre bonheur ne font qu'irriter mes tourmens. Permettez donc, je vous en conjure, & que malgré la parole que je vous en ai donnée, je n'aie pas ce soir souper avec vous au céramique, & que je me serve, pour combattre une si honteuse foiblesse, de toutes les armes que peut me fournir un reste de raison, dont si je m'exposois davantage à la vue de l'objet qui la cause, je n'aurois pas long-tems encore à me vanter.



L E T T R E C X X V I I .

A L C I B I A D E A T H E R A M E N E .

JE ne sçais si la confiance que vous me faites ne me cause pas encore plus de surprise que le silence auquel vous vous êtes obstiné avec moi, ne m'a blessé. Je me doutois, il est vrai, que